

Carnets sur sol

Le roi Arthus - Ernest CHAUSSON - réécritures fin de siècle

Autour du *Roi Arthus*. Contenu musical, propos philosophique, place parmi les opéras.

1. Structure :

I, 1

Médisances autour d'Arthus sur Lancelot, défendu par le roi. Mordred comprend pour qui Genièvre l'a dédaigné.

I, 2

Rêverie de Lyonnell, l'écuyer de Lancelot, sur l'aveuglement de son maître. Duo d'amour entre les adultères. Mordred survient, frappé par Lancelot, mais se relève après son départ, en témoin.

II, 1

Chanson du geste du laboureur. Nouveau duo où Genièvre demande à Lancelot de témoigner pour elle. Décident finalement de s'enfuir ensemble.

II, 2

Tourment d'Arthus, qui invoque Merlin. Prophéties tronquées. Annonce dans le tumulte et le désaccord de la disparition de la reine. Arthus mène les siens à sa poursuite.

III, 1

Inquiétude de Genièvre sur l'amour de Lancelot. Celui-ci retourne, seul et sans armes, ayant renoncé à combattre son roi. Il abandonne la reine pour aller faire cesser le combat et se livrer à Arthus. Demeurée seule, abandonnée, elle s'étrangle avec ses cheveux et le rideau descend lentement.

III, 2

Sur le champ de bataille. Lancelot, étendu, blessé à mort en voulant séparer les combattants. Arthus arrive, ils se donnent l'adieu. Le roi est emporté dans une nacelle par un chœur invisible qui lui promet l'Idéal.

2. Discographie

ARMIN JORDAN (1985)

Genièvre : Teresa Zylis-Gara

Lancelot : Gösta Winbergh

Arthus : Gino Quilico

Merlin : Gilles Cachemaille

Lyonnel : Gérard Friedmann

Mordred : René Massis

Choeurs de Radio France

Nouvel Orchestre Philharmonique

ERATO (donc plus distribué :evil:)

=> Très belle version, en tout point. Très beau français aussi.

Je découvre l'existence d'une seconde version en préparant cette petite note :

MARCELLO VIOTTI (1996)

Genièvre : Susan Athony

Lancelot : Douglas Nasrawi

Arthus : Philippe Rouillon

Merlin : Gilles Cachemaille

Choeur de Chambre de Sofia et de l'Académie Russe

Wiener Symphoniker

KOCH-SCHWANN

En 2003, l'oeuvre a été donnée à la Monnaie dans une belle version qui comprenait :

DANIELE CALEGARI

Genièvre : Dagmar Schellenberger

Lancelot : Douglas Nasrawi

Arthus : Louis Otey

Merlin : Olivier Lalouette

Lyonnel : Yves Saelens

Mordred : Philippe Georges

Choeurs et Orchestre symphonique de La Monnaie

3. Contenu musical

Musicalement parlant, on reste dans une oeuvre de type français, même si le souffle de duos d'amours tristaniens ou la typologie de certains motifs sont typiquement wagnériens. On n'est plus, comme dans Sigurd, dans une configuration proche du Grand Opéra. On n'est pas encore dans de l'opéra purement contemplatif, comme Pénélope ou Pelléas. De la musique avant tout dramatique et poétique, avec une très belle texture orchestrale, pas forcément préoccupée en priorité de structure musicale. Une grande fluidité dans les répliques, un bon nombre de tirades mais pas d'airs - ce qui n'exclut nullement une belle veine mélodique, discrète et subtile.

On pourrait dire que l'oeuvre accuse plus son époque que sa nationalité, en somme.

4. Propos "philosophique"

La fin de l'oeuvre est assez étrange, avec un propos allégorique sur l'Artiste qui parvient, par l'Esprit qu'il insuffle, à survivre, par-delà la mort qui le délivre d'un monde cruellement décevant. Une idée de l'artiste maudit, de l'artiste souffrant, de l'artiste visionnaire qui ne s'est pas beaucoup démodée, je le crains.

Lancelot, cet être contingent, disparaît dans la fange qui l'a vu naître et où, par ses errements, il retourne, accompagné de l'oubli. Arthus, lui, a droit à l'assomption des martyrs qui survivent à leur corps par la force de leur Idéal.

Tout ce discours allégorique au contenu quasiment explicite frôle assez largement le ridicule, mais contrairement à son modèle wagnérien, ne contamine absolument pas le reste du drame, si bien qu'on peut en faire une lecture indépendante en ignorant cette "moralité" finale. Toute la

représentation d'un monde crépusculaire, décevant, impermanent, y est profondément touchante.

5. Où se place *Le roi Arthus* ?

De façon très évidente, il s'agit d'une réécriture de Tristan, de Parsifal et quelques autres monuments wagnériens. Certes, de façon un peu décalée, puisqu'à la certitude wagnérienne vient se superposer le doute sur l'essence qui est plus celui de Pelléas.

Mais le fonds légendaire celte, la thématique de l'amour fou, la présence d'un roi trompé refusant la vengeance (quoique le personnage d'Arthus soit plus complexe, plus épais, plus développé et, finalement, central), l'apparition spectrale d'un sage mourant, l'agonie extatique du ténor "rédempté", la structure en trois actes rappellent très fortement certain Richard. Le sujet est assez *crépusculaire*, et ne parlons pas de la musique : le récit mortuaire du cor anglais, les réminiscences de la mort de Siegfried, le motif très proche de celui du Walhall lors de la reconnaissance d'Arthus (selon le procédé du II de *Siegfried...*), et la cadence finale, certes légèrement mahlerisée, qui fait tenir à l'infini dans l'aigu un choeur féminin sur un motif tournant extrêmement proche de celui qui clôt Parsifal, et meurt dans un accord richement boisé...

On peut y trouver une fragilité dans l'écriture (moins charpentée), une humanité dans un texte moins ceinturé par des présupposés philosophiques, qu'il n'y a pas forcément dans le modèle. (et hop ! voilà comment on obtient trente réponses au lieu d'une)

Le texte est beaucoup plus conflictuel et intéressant, le temps plus court ? ce qui fonctionne mieux au disque, mais peut se discuter pour la scène au vu du degré constant d'inspiration musicale de *Tristan*. On assiste aux exigences de Genièvre, aux doutes de Lancelot, au déchirement des chevaliers, jamais représentés unanimes, conformément aux exigences psychologiques envers ce choeur du coup assez atypique ? un dialogue, et plus une unité. Arthus, sans être véritablement le personnage principal du drame, en est la figure la plus centrale, le pivot. Refusant de croire l'infâmie mais déchiré par la certitude d'un malheur, la figure d'Arthus, finit, après l'anéantissement de son grand oeuvre, transfigurée.

L'acte III porte un regard très dur sur la putrescibilité de l'homme, des entreprises humaines, de la vertu ; sur l'impermanence d'un être de son vivant même, en quelque sorte. Lancelot ravit à Arthus jusqu'à sa femme, jusqu'à sa gloire, jusqu'à sa haine. Il lui a tout pris, mais il n'est plus lui-même non plus. Cette déchéance est longuement contemplée, ainsi que dans les récits-sources, et avec une poésie infinie.

Il n'y a que le choeur final qui fait penser au sort de la Terrible Longue et dont le discours idéologique est moyennement heureux, avec cette apothéose un brin ridicule. Une réminiscence mal digérée de Robert, Saba ou Sigurd, manifestement. Quoique, musicalement, comme dit plus haut, le parallèle avec Parsifal soit évident.

De façon plus générale, on pourrait parler des réécritures wagnériennes ou contre Wagner des opéras de cette période. Y a-t-il d'autres clones flagrants ? Thora på Rimol est assez proche du Vaisseau, certes, mais c'est plus un esprit qu'une copie musicale, Borsgrøm a indéniablement

une personnalité propre. Sigurd a été composé avant le *Ring*, ou du moins avant que Reyer ne puisse en avoir connaissance.

Je vous cède la place !

Notes

[1] Qui n'a lu l'Albe atroce ?

Copyright : DavidLeMarrec - 2005-11-11 12:32:30